

Quelle terreur en nous ne veut pas finir ? De Frédéric Boyer

Guillaume Asselin

Number 254, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79855ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Asselin, G. (2015). Review of [*Quelle terreur en nous ne veut pas finir ?* De Frédéric Boyer]. *Spirale*, (254), 6–8.

Penser l'autre qui vient

Par Guillaume Asselin

QUELLE TERREUR EN NOUS NE VEUT PAS FINIR ?

de Frédéric Boyer

P.O.L., 99 p.

Avec la mondialisation et la globalisation qui sont la marque de l'époque où nous vivons vient le danger de l'uniformisation décriée par beaucoup. Chacun craint pour sa différence, redoute de voir son identité emportée par les flux migratoires, appréhende que sa culture ne finisse noyée au sein de cette altérité multicolore aux formes baroques et byzantines, toujours un peu inquiétantes quoique fascinantes, où l'odeur des épices se mêle au parfum de peaux noires, rouges et jaunes dont certains s'inquiètent tristement qu'elles ne viennent souiller la blancheur des leurs. On a beau vivre après le racisme (passons), on a beau hocher la tête et acquiescer aux discours promouvant l'idéal d'une fraternité universelle, il y a quand même une limite à reconnaître l'humanité de l'autre quand il sent aussi fort, porte le hijab, prie à quatre pattes, mange avec ses mains, parle un sabir dont les sonorités semblent faites pour écorcher l'oreille, fête Noël sous un autre nom, à une autre date, sans arbre ni cadeau, chausse des babouches, préfère les baguettes aux fourchettes, se déplace en roulotte – et quoi d'autre encore ! On veut bien ouvrir ses frontières aux marchandises et aux objets de consommation, on veut bien profiter

de la manne des ententes et des partenariats internationaux si c'est pour augmenter son confort et son pouvoir d'achat, mais on est beaucoup moins chaud à l'idée de s'ouvrir à l'autre à qui l'on préfère n'avoir affaire que de loin, à travers le filtre impersonnel du commerce et l'autorité des marchés réglant automatiquement les rapports sans qu'on n'ait à trop y penser. Investir ses avoirs et ses deniers, oui, y engager sa part sociale et morale, reconnaître dans le circuit des échanges l'occasion et la nécessité d'aller à la rencontre de Mohammed ou de Guan-Yin en tant que personne à part entière et pas seulement en tant qu'intermédiaire anonyme ou agent de change, moyen.

L'obsession identitaire

Le paradoxe de l'époque tient dans cette façon qu'a l'ouverture sur le monde que l'on promet sur le plan économique de produire la fermeture à l'autre du point de vue éthique. L'entrée dans le global suscite en contrepartie le repli national, avec tout ce qu'il entraîne de xénophobie et de haine de l'autre. On voit comment le discours conservateur et réactionnaire de la droite politique exploite cette

inquiétude que nombre d'individus et de groupuscules plus ou moins radicaux font servir à l'expression de leur hostilité à l'égard de l'étranger sous le couvert d'un devoir de fidélité vis-à-vis de leur histoire, de la nécessité de préserver leur us et coutumes, de protéger la pureté de leur racine et de leur lignage que les brassages culturels et le métissage ethnique risquent de brouiller pour de bon. Frédéric Boyer tenait à exprimer le profond malaise que suscite chez lui cette pensée d'une mémoire à défendre, d'un héritage en péril, d'une identité menacée qui relève à ses yeux d'une idéologie fallacieuse, d'un raisonnement vicié, retors, alimenté par une propagande venimeuse semant l'intolérance en prônant la défiance. Derrière cette prétendue menace d'un « *Grand Remplacement* » qu'on agite comme un épouvantail du côté des factions politiques extrémistes (on pense au FN de Le Pen, bien sûr, bien que l'auteur se garde de désigner nommément quelque parti politique que ce soit), sous cet appel à contrer l'invasion en cours, on ne peut s'empêcher de voir affleurer le spectre de la théorie hitlérienne du complot censément orchestré par la « juiverie » internationale qui devait justifier son extermination.

L'histoire met en garde contre les dangers d'une telle idéalisation de l'identité voulant que l'attachement au sol et à la nation exige qu'on en refuse l'accès aux étrangers, qu'on se claquemure, se cantonne dans son quant-à-soi, se barricade dans son droit. On sait tout le sang qu'on a fait couler pour éviter qu'il ne se mêle à celui des autres. On a pu constater ici même, à une moindre échelle, comment le débat sur la Charte des valeurs a déchaîné les passions et donné lieu à des luttes et des confrontations qui n'étaient certes pas parmi les plus belles ni les plus élégantes. C'est un sujet extrêmement délicat, hautement explosif, un terrain des plus glissants où chacun doit veiller à s'avancer avec la plus grande prudence, en s'armant d'une saine sobriété. Non pas qu'il faille avoir peur de débattre des enjeux qui s'attachent à la question identitaire, cruciale en tous points, beaucoup trop importante pour qu'on puisse l'écartier ou l'éviter ; si nous sommes « *malades des autres* », ainsi que l'observe Boyer, c'est précisément « *parce que nous avons peur de notre propre mémoire vivante* », à laquelle il est impératif de savoir se confronter. Tout repose dans l'angle sous lequel la question se

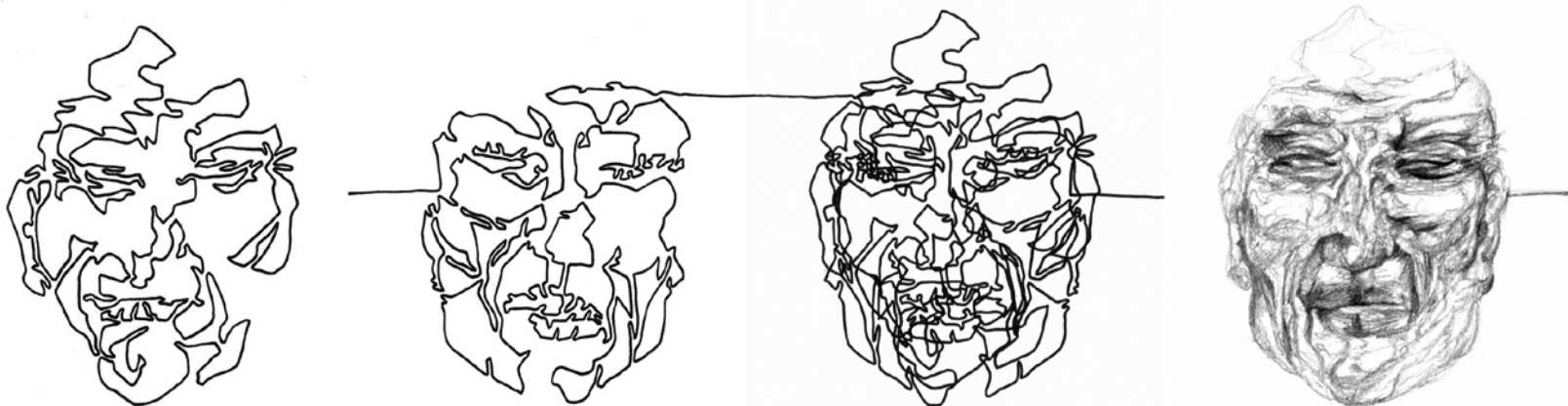
trouve abordée, dans la façon de poser le problème, dont on oublie trop souvent qu'ils orientent significativement la réponse.

Pour un héroïsme moral

Contre cette tentation de se fortifier dans ses certitudes, de s'enfermer dans les limites de sa petite communauté, de s'encabaner dans son passé en refusant de relever le défi du présent, Boyer en appelle à une morale héroïque. Car c'est faire preuve d'héroïsme que de croire aujourd'hui en une fraternité possible entre les peuples quand tout semble indiquer qu'il s'agit d'une cause perdue, qu'on persiste un peu partout sur la planète à se déchirer au nom de Dieu, d'Allah, de la liberté ou de la souveraineté, que l'histoire semble condamnée à se répéter dans le même sens, suivant la pente destructrice où il est si facile de se laisser glisser. À l'héroïsme belliqueux qui veut que l'on tue en l'honneur de sa patrie sans se soucier des crimes contre l'humanité que l'on est amené du même coup à perpétrer, l'essayiste oppose celui de l'amour – auquel Dante attribuait la qualité, non négligeable, de faire tenir le monde. La morale dont il est ici

question n'a rien à voir avec les pudibonderies du puritanisme ou la bêtise manichéenne auxquelles la religion l'a trop souvent fait s'associer. Refusant la position en surplomb du jugement où l'on s'exerce frauduleusement des faiblesses de l'humain, elle désigne « *cette forme particulière du dilemme qui appelle le courage des sentiments. Accepter d'être ému, de le montrer, parce que l'émotion suspend à sa manière le jugement attendu* ».

L'accueil de l'autre en sa différence et son irréductible singularité implique de s'exposer à cette inquiétante étrangeté qui se manifeste dans le visage qu'il avance vers nous comme un trouble qui déborde l'idée que l'on s'en était faite. Cette étrangeté ne nous inquiète et ne nous effraie si profondément que parce qu'elle loge au cœur même de l'émotion qui nous habite comme une chose obscure au regard de laquelle on ne se reconnaît plus soi-même. *Sous le coup de l'émotion* – il faut entendre l'expression en son sens le plus physique, le plus organique, le plus viscéral : l'on est littéralement sonné, assommé, *pris aux tripes* – que l'irruption de l'étranger dans notre sphère de proximité a



Lucile Crémier, *série sans titre*, 2015 encre et graphite, 40cm x 15cm

suscité de façon inopinée, inattendue, on s'apparaît soudain comme un autre. L'héroïsme moral au sens où l'entend Boyer consiste non seulement à encaisser ce choc, mais à aller au-devant de ces coups qui réveillent nos sensibilités dangereusement engourdies, à saisir cette effraction de l'affect qui nous met *hors de nous* pour s'agrandir à proportion de la quantité d'inconnu que l'on s'exerce à accueillir. La morale comme « *force d'ébranlement du monde reçu, de déplacement de ses représentations* », comme « *source d'interrogation* » et « *insomnie* », exigeant que « *nous nous mettions en péril aux moments précis de notre ignorance, aux moments précis de notre peur diffuse* ». Cesser de voir l'autre comme une menace, un obstacle à l'émancipation populaire, une plaie sociale ou un poids économique pour reconnaître plutôt en lui le semblable dissemblable venu de loin pour rappeler à quel point nous sommes proches non pas malgré nos différences, mais *grâce à elles*, en tant qu'elles permettent de mettre à l'épreuve nos solidarités sur quoi repose le fondement même de notre humanité.

Lear dans la lande

On ne bâtit pas une civilisation ou une communauté sur la base de la suspicion et le thème paranoïaque de l'invasion. Il faut voir comment ce sont toujours les plus pauvres, les plus faibles du monde, les déshérités, les sans terre, les sans-papiers, les sans logis, les sans-le-sou, les riens du tout, les pas nous, les trop eux qu'on accuse ainsi de venir nous voler en nous dépouillant de notre bien commun, en s'emparant malicieusement de nos jobs et de nos emplois, en

mariant nos femmes et en faisant l'école à nos enfants. Eux qui n'ont rien seraient ainsi responsables de tous les maux minant nos sociétés et nos économies. À eux qui ont déjà le dos cassé et les reins brisés à force de jouer les porteurs et les *coolies* l'on demande sans gêne de porter le blâme de notre identité malheureuse. On voudrait que ceux qui n'apparaissent même pas sur les registres, qu'on efface et balaie des quatre coins de la terre comme des déchets ou de la vermine, peinant à tenir dans le visible, n'existant pas plus que des fantômes, on voudrait qu'eux, les ombres errantes, les âmes en peine, se sentent gênés que leur venue nous fasse craindre notre propre disparition.

Tout le discours sur la nécessité de contrôler l'immigration s'ente sur l'oubli volontaire de nos origines que l'on prétend vouloir sauvegarder. Il n'y a rien de tel que des habitants de souche. Il n'y a que des sédentaires amnésiques oublieux de leurs ancêtres navigateurs et de leurs pères colonisateurs qui ont fait bien pire que de demander un petit bout d'espace rien que pour pouvoir commencer à vivre la vie qu'on leur a toujours refusée. Des petits bourgeois confortablement installés dans le déni des nomades qui les ont conduits jusqu'ici, issus d'une odyssée qu'ils n'ont plus le cœur et le courage d'entreprendre, otages de la terre où ils défendent à d'autres d'aborder comme s'ils n'avaient pas fallu qu'eux-mêmes y soit d'abord accueillis en étrangers avant de pouvoir prétendre y être chez eux. Un devoir d'hospitalité s'impose ainsi à nous en mémoire de celle dont nous avons nous-mêmes bénéficiée, auquel s'ajoute celui de l'empathie sans condition, dont Lear errant dans la lande a la

révélait. Ayant déposé les attributs de la souveraineté, livré au rien qui le rend fou, il découvre la compassion profonde pour ce « *pauvre animal nu et fourchu* » qu'est l'homme jeté dans un monde en décomposition que les murs de son château ne lui permettaient pas de voir. Il est le frère du *yourodivy* russe, du fou, de l'idiot, que l'étymologie associe à celui qui est méprisé, rejeté, celui qui fait peur, devant qui on a soi-même l'impression de perdre pied. Celle que l'on éprouve dans la rencontre étrange avec certaines expressions radicales et folles de la sainteté que la tradition orthodoxe appelle « *l'agir-en-fol* ». « *Il s'agit moins de faire du monstre, de l'étranger, un saint*, observe Boyer, *que d'inscrire l'expérience d'une confrontation avec ce qui me fait perdre mon sol comme expérience éthique et fondatrice du mystère de ma propre humanité, de ma propre existence au monde* ». Il s'agit d'entendre dans l'invitation évangélique à aimer son prochain comme soi-même non le commandement d'un Dieu devant qui nous aurions à répondre de nos actes sous peine d'être jugés et punis dans un autre temps, mais l'appel à prendre sur soi la responsabilité de veiller, à travers le secours apporté à l'autre, sur ce qui fait de nous des hommes, capables de « *répondre à l'épuisé* ». Il en va moins de notre salut que de notre honneur et de notre dignité, de la nécessité impérative d'élargir notre cercle de compassion au-delà des cocons et des clôtures où le clan, célébrant sa fermeture, s'ampute de tout ce que la visitation d'autrui aurait pu lui apporter de plus que ce peu dont il préfère se contenter au nom de cette terreur qui, en chacun, refuse tragiquement de finir. ■